

George BONDOR *

Benjamin Fondane et la philosophie de la crise**

Benjamin Fondane and the Philosophy of the Crisis

Abstract: The main aims of this paper are: 1) to analyse the philosophical texts of the Romanian-French poet and thinker Benjamin Fondane in order to highlight the tragic and paradoxical manner in which the personal identity is formed under the auspices of the crisis of the self; 2) to connect his philosophy of the crisis with the Avant-Garde movement; 3) to identify Fondane's place within the movement of Existential philosophy from the first half of the 20th century, but also his criticism on the Rationalism and the Husserlian phenomenology.

Keywords: Benjamin Fondane, crisis of the self, Avant-Garde, Existentialism, phenomenology, identity.

La métaphore de l'avant-garde n'est que rarement présente de manière explicite dans le discours philosophique. Le radicalisme et la sensibilité de la crise, propres aux avant-gardes¹, reçoivent dans la philosophie des étiquettes tout à fait différentes. Il en va de même de l'instinct de la fin, doublé par la passion pour un nouveau début. Néanmoins, la pensée philosophique n'est pas du tout étrangère d'une sensibilité pareille. On la retrouve avec chaque geste et expérience radicale de la pensée – qui sont présents chez tous les grands philosophes. C'en est le cas de l'un des philosophes de l'avant-garde roumaine qui a également été un penseur remarquable, Benjamin Fondane. Attiré dans un premier temps par le symbolisme, il adhère plus tard au dadaïsme et au surréalisme et arrive à la philosophie notamment pour attaquer la raison depuis la place qui lui est propre (Carassou 1990).

« Osons être des hommes tragiques ! »

Fondane se déclare être un adepte de la pensée existentielle, concrète, une réaction contre la philosophie rationaliste, qui cherchait l'universel plutôt que l'individuel, en appréciant davantage les vertus de la nécessité que les délices de la contingence et ayant comme but d'identifier les règles stables

* Professor, PhD, Department of Philosophy, "Alexandru Ioan Cuza" University of Iasi, Romania; email: bondor@uaic.ro

** **Acknowledgement:** This work was supported by a grant of the Romanian Ministry of Research and Innovation, CCDI – UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.2-PCCDI2017-0686 / No. 52PCCDI/2018, within PNCDI III.

plutôt que les exceptions notables. Tout en s'opposant à ce type de philosophie logico-discursive, la pensée existentielle préfère le chemin du paradoxe. Elle commence par la compréhension de la condition de l'homme, celle d'exilé dans ce monde, en identifiant les maladies existentielles, pour en découvrir le traitement adéquat. « La pensée existentielle prétend que tout se passe *comme si* notre conscience était déchue » (Fondane 1979, 11). De manière explicite ou bien de manière implicite, la pensée de Fondane se sert d'un métalangage médical, sur lequel pariera par la suite également Constantin Noica, pour qui la philosophie est censée être une *medicina entis*. On voit de la sorte chez Fondane une version purement philosophique des sensibilités propres aux avant-gardes, plus radicale même que celles-ci, visant plutôt le fait de se sauver soi-même qu'un militantisme culturel ou politique. La philosophie ne peut se faire qu'à la première personne, croit Fondane, comme expérience interne, telle qu'on la voit chez Pascal, Jean de la Croix, Dostoïevski, Rimbaud ou Chestov. Parler de soi-même signifie comprendre que dans son propre soi se cachent des maladies graves de la culture, de la civilisation, de l'esprit, masques que l'on emporte parfois à notre insu. Plonger dans son propre soi nous dévoile la condition tragique de l'homme, qui est celle de la dissension intime, du déchirement profond, suite à la présence dans l'homme d'une tension entre les deux pensées, rationnelle et existentielle (Fondane 1979, 23-24). Dans son « essence » improbable, l'homme est un être paradoxal. C'est pourquoi la philosophie doit cultiver, elle aussi, une pensée de type paradoxal. Ce n'est pas la conciliation dialectique des deux opposés, comme chez Hegel, mais leur conflit qui constitue le propre de l'homme.

La dispute de Fondane avec la philosophie rationaliste est une dispute nuancée. La raison est inévitable, s'avérant être utile dans plusieurs contextes. En plus, l'homme est en quelque sorte condamné à s'orienter sur la voie de la raison, à la seule précision près que la raison veut la mort de l'homme. Fondane la compare à un mur inévitable. C'est le pire des maux, qui nous éloigne de la liberté, de la quête du soi. La raison nous met en possession d'une morale de l'univers, montre le poète-philosophe (ou, peut-être, de l'universel), qui n'est toutefois qu'une morale des autres. La raison est un juge froid, cruel, malveillant, à en croire Fondane. Elle nous accompagne comme un démon. On ne doit pas y succomber, mais on ne peut pas non plus s'y opposer, car *penser contre, c'est penser comme*. C'est pourquoi la voie choisie par Dostoïevski est considérée par Fondane comme la meilleure : « on ne pouvait la [raison] briser de son front », mais pour y échapper l'homme « avait le droit de lui tirer la langue et, même, au besoin, devenir fou » (Fondane 1979, 265). Ce ne sont pas seulement des figures de style, mais des gestes de révolte supérieure, ironique. La moquerie est élevée, dans un style avant-gardiste, au rang d'attitude devant la raison, de tout ce qui est donné, déjà fixé, objectivé.

L'anti-cartésianisme de Fondane est total : la raison est un malin génie. Tout en poursuivant le chemin de la raison, l'homme œuvre en fait contre lui-même. La raison est l'élément démoniaque de l'homme, une idée qui le rend proche d'une pléiade de penseurs, à partir de Kierkegaard et de Nietzsche et jusqu'à Heidegger et Berdiaeff. Il partage avec eux la conviction que l'existence humaine est tragique. De cette perspective, la distinction qu'il opère entre l'homme tragique et l'homme théorique est extrêmement importante : « Osons donc être des hommes tragiques ! », écrit Fondane en citant Nietzsche (Fondane 1979, 45).

« Job le pauvre »

Tout comme la raison, le terme de connaissance est, à son tour, atteint d'une nuance péjorative. Lorsque la connaissance est le but ultime de l'homme, on a affaire à une existence inauthentique. La découverte de la connaissance est la suprême cruauté, pour Fondane, tout comme pour Nietzsche, avec la chute du Paradis. « La liberté ne commence que là où la connaissance finit. » (Fondane 1979, XXIV) Les termes opposés à la connaissance sont l'existence et la vie, la croyance, la liberté et l'espoir. Par la suite, l'homme vit à moitié conformément au principe de la réalité, mais il est en même temps à moitié plein d'espoir. La conclusion n'en est pas tout à fait pessimiste, même si Fondane se demande si toute philosophie n'est pas, après tout, un appel à la résignation. Mais l'homme n'a pas seulement « le devoir de se résigner, mais aussi le droit de désespérer » (Fondane 1979, 280).

L'homme théorique est l'homme de la séparation. Cette séparation doit être dépassée, mais sans être intégrée dans une totalité de type hégélien. Comme Kierkegaard, Fondane ne croit pas que Hegel ait raison lorsqu'il affirme que l'espoir et la liberté pourraient être découverts par la totalisation. Celle-ci lui apparaît comme une maladie, une simple inclusion de l'individu dans une collectivité. Par contre, comme le montre Fondane, Hegel a voulu nous faire croire que la maladie consistait dans le fait que certaines exceptions refusaient de se laisser totaliser, en déclenchant chez le philosophe et chez le savant une profonde angoisse. Pour Hegel, dans l'interprétation de Fondane, le malade est celui qui est assoiffé du possible, le remède philosophique en étant l'intelligible. Or, il s'agit d'une fausse solution pour le penseur existentiel.

C'est toujours à cause du primat de la connaissance théorique que Fondane s'écarte de Husserl, qui avait accompagné jusqu'à un certain point son parcours philosophique et dont il a écrit des pages admirables (Fondane 1990, 93-118). La voie husserlienne est une bonne voie dans la mesure où elle cherche les évidences ultimes. A la seule précision près que Husserl est

pénétré par la tentation de l'universel, en essayant une description phénoménologique des structures universelles de la conscience, mais en tombant, par la présupposition théorique de sa philosophie même, dans une attitude objectualisante. D'ailleurs, Fondane est plutôt l'adepte de Chestov, qui suspecte les soi-disant évidences ultimes sous prétexte qu'il s'agirait de simples constructions rationnelles, uniformisantes et neutres. Pour Fondane, la philosophie se fait uniquement à la première personne. Au premier abord, le point de départ de la phénoménologie semble satisfaire à cette exigence, car la réduction phénoménologique, l'analyse, la description, la réflexion sur son propre vécu sont des actes du son propre ego. Husserl même était conscient de la position solipsiste de sa philosophie. Il avait tout simplement la prétention que dans le particulier de sa propre expérience on pouvait découvrir l'universel. C'est pourquoi Husserl représente, dans l'histoire de la philosophie, la forme ultime de l'*homo theoreticus*, l'accomplissement d'une manière de faire de la philosophie une simple théorie de la connaissance. La réflexion sur le vécu est un acte ultérieur, qui transforme le vécu dans une série d'objets. A cet égard, la critique de Fondane est similaire à celle que Heidegger fait de son professeur Husserl. Pour parler d'un point de vue phénoménologique, on peut dire que Fondane opère un autre type de réduction, la réduction à l'individualité, la seule qui puisse conduire à la découverte de soi à ses propres dépens.

La description phénoménologique, telle que la proposait Husserl, n'est pas adéquate à la découverte de l'individualité. Fondane décrit, en fait, quelque chose qui ne se laisse pas décrire par le langage habituel. C'est une description par le biais de la suggestion des choses importantes pour l'individu. Cette forme de la description renvoie vers ce que l'on pourrait nommer une pensée typologique, la seule qui puisse satisfaire à la compréhension. Avec les typologies fondamentales, entrent en scène les grands paradoxes de l'homme : raison et espoir, connaissance et vie, logique et existence. La manière dont Fondane fait travailler la pensée typologique n'est pas proche de Nietzsche, mais de Kierkegaard. La typologie qui contient toutes les autres est située entre Job le puissant, exagérément rationnel, et Job le pauvre, celui qui assume le choc existentiel et le droit au désespoir que nous avons tous, une véritable « aristocratie de malheur » (Fondane 1979, 271 et 288). Selon Fondane, vivre le malheur est la seule voie de l'esprit de rompre le cercle de la connaissance (de la raison). Au lieu de « je suis celui qui est », marque de la philosophie, l'esprit découvre que « je suis celui qui suis », marque de la pensée théologique. Au lieu des évidences de la raison, on doit découvrir les évidences de la tragédie (Fondane 1979, 282). Une telle évidence est l'espoir : « une force, un appel, une évidence, un "argument" aussi philosophique que les autres » (Fondane 1979, 284). Au lieu de la paix, de la nécessité, de la Loi universelle, des instances supra-ordonnées de l'individu, comme c'est le cas, pour Hegel, de l'Etat, du

Peuple, de l'Histoire, de la Raison, de l'Esprit ou même Dieu, que préfère l'orientation principale de la philosophie, y compris les phénoménologies de Husserl, de Heidegger et de Sartre –, Fondane renvoie aux auteurs chez lesquels Jaspers appréciait « l'inquiétude sans fin », l'exception, l'éclaircissement, l'élément conditionnel et non-universel : Kierkegaard, Nietzsche, Berdiaeff, Chestov (Fondane 1990).

« La seconde paire d'yeux »

La vérité n'est donc pas une vérité théorique, totalisante et objectivante. Fondane parie sur les petites vérités, sur les révélations personnelles. L'idée des petites révélations vient de Léon Chestov, que le penseur roumain a beaucoup admiré. Les références à l'œuvre de celui-ci, *Les révélations de la mort*, sont nombreuses. Pour Chestov, mais aussi pour Fondane, l'individu doit prendre conscience de la nécessité du saut, de la nécessité du choc existentiel, du moment privilégié où l'on rompt le cercle de la connaissance, pour découvrir, dans un vécu authentique, ce qui est au-delà, le transcendant. On rencontre un scénario similaire chez Heidegger, pour qui la marche-d'avance (le devancement) vers la mort éveille en nous les révélations les plus profondes. Elle nous met face à face avec nous-mêmes, avec notre possible le plus pur. Ou, dans le scénario préféré de Chestov et Fondane, la révélation de la mort nous met face à face avec Dieu. C'est pourquoi « la mort est peut-être la vie », comme le dit Euripide. L'homme est captif à tout moment à l'oubli de soi, étant accaparé par la tentation du pouvoir dirigé vers les choses et les autres personnes. La conscience de la mort représente justement un excellent moyen de comprendre sa propre finitude, le manque de pouvoir, nos limites et faiblesses, ce n'est qu'ainsi que nos rapports avec le monde, avec le soi et les autres deviennent authentiques.

La philosophie, la poésie, l'expérience esthétique nous approchent de la vérité vécue. De tout cela, la philosophie nous procure, peut-être, la plus grande infusion de lucidité, mais la poésie et l'art disent de manière plus directe ce que la philosophie peut tout simplement oser suggérer (Fondane 1999, 8-17). Le chemin immanent pour découvrir la finitude est nécessaire, mais insuffisant. On a besoin de beaucoup plus : un appel de l'au-delà, une promesse d'un « grand Lundi », comme dirait Kafka (Fondane 1990).

Fondane répond à cette voix de l'au-delà aussi bien de manière poétique, que philosophique, morale et religieuse. L'homme irrésigné est, de la sorte, un homme révolté par rapport à la condition de l'exil dans ce monde. C'est l'homme qui découvre « la seconde paire d'yeux », pour reprendre la belle expression de Chestov. C'est « l'homme seul, à qui non seulement il est tout refusé, mais encore à qui on demande tout » (Fondane 1979, 288), l'exception, l'« élu » à qui on ouvre la route dite privilégiée du malheur,

quand la terre se dérobe sous nos pieds (Fondane 1990). Ce privilège est une simple manière de parler, car, comme le montre Fondane, il n'y a aucune route privilégiée, mais « il y a autant de routes que d'hommes seuls et qui cherchent » (Fondane 1979, 288).

Notes

¹ Tout comme le montre Matei Calinescu dans un chapitre de son livre, *Five Faces of Modernity*, l'avant-garde se caractérise par la radicalisation des traits principaux de la modernité, en empruntant et menant tout à la fois aux conséquences ultimes les paradoxes inhérents à celle-ci. Si la modernité est « une tradition contre la tradition », l'avant-garde s'élève elle-même contre le passé, en aspirant toutefois, avec une certaine urgence, à la mise en place d'une nouvelle direction. Son esprit critique n'est pas seulement doublé par le désir irrépensible de constituer sa propre identité, mais aussi par un esprit stratégique, « militaire », la preuve en étant la suite de manifestes artistiques et littéraires, de véritables déclarations politiques. La radicalité dogmatique de l'avant-garde se manifeste, selon Calinescu, aussi bien au niveau de l'affirmation de soi qu'au niveau de la destruction de soi, le meilleur exemple en ce sens étant le dadaïsme, avec le manifeste de « l'anti-art pour l'anti-art ». Comme on le sait déjà, il n'y a pas une seule avant-garde. Celle-ci ne correspond pas à une période de l'histoire bien déterminée, mais l'esprit avant-gardiste se retrouve dans plusieurs moments de passage d'une période à l'autre, d'une sensibilité à l'autre. En ce sens, Matei Calinescu l'identifie aussi bien dans la Renaissance que dans l'utopisme politique et dans l'esthétisme révolutionnaire du XIX^e siècle, dans les manifestes de la première moitié du XX^e siècle (par exemple, le surréalisme de Breton), mais aussi dans le cadre du postmodernisme. En fait, l'avant-garde marque une sensibilité de la crise, cultivée pour elle-même, pas seulement en vue de la dépasser (Calinescu 1987, 95-148).

References

- Calinescu, Matei. 1987. *Five Faces of Modernity. Modernism, Avant-Garde, Decadence, Kitsch, Post-modernism*. Durham: Duke University Press.
- Carassou, Michel. 1990. « Préface ». In Benjamin Fondane, *Le lundi existentiel et le dimanche de l'histoire, suivi de La philosophie vivante*. Paris: Éditions du Rocher.
- Fondane, Benjamin. 1979. *La Conscience malheureuse*. Paris: Editions Plasma.
- Fondane, Benjamin. 1990. *Le lundi existentiel et le dimanche de l'histoire, suivi de La philosophie vivante*. Paris: Éditions du Rocher.
- Fondane, Benjamin. 1999. « Mots sauvages ». In Benjamin Fondane, *Paysages (Poèmes. 1917-1923) / Privești (Poème. 1917-1923)*, traduit par Odile Serre. Pitești: Editura Paralela 45, 8-17.